Carnet Carnavalesque.

Dates des bals de la saison:

Falstaffians, 22 janvier.
Mithras, 27 janvier.
Obéron, 30 janvier.
Atlantéens, 4 février.
Momus, 6 février.
Protée, 10 février.
Rex, 11 février.
Comus, 11 février.

TEMPERATURE

Du 20 janvier 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	50	10
Midi.....	66	19
3 P. M.....	68	20
6 P. M.....	66	19

DEUX CONFLITS.

Les puissances ont, à l'heure actuelle, en dehors des griefs moraux et des litiges diplomatiques innombrables qui sont le legs du passé à Constantinople, deux conflits nettement définis, portant sur des points précis, avec la Turquie. Il est à peine besoin de faire observer qu'il s'agit en l'espèce de questions d'intérêt matériel et commercial. C'est sur ce terrain seulement, que le concert européen semble pouvoir se manifester d'une façon un tant soit peu active, et que les Etats particuliers croient pouvoir déployer une énergie efficace sans s'exposer aux accusations de don quichottisme.

En fait, il s'agit de deux cas dans lesquels la Sublime Porte, infiniment malavisée, s'est arrogé le droit de trancher de sa certaine science et pleine autorité des difficultés pratiques très complexes et d'imposer aux ressortissants étrangers des charges nouvelles, non prévues par les traités. On n'a pas oublié le nouveau règlement des mines qu'un iradé impérial a promulgué il y a quelques mois.

A première vue, rien ne semble plus naturel pour un Etat souverain que de régler à son gré une forme de droit de propriété et le mode de son exercice. Dans tous les pays du monde, les jurisconsultes les plus pénétrés des principes du droit romain et de son respect superstitieux pour le *dominium plenum* et le *jus utendi et abutendi* ont reconnu et proclamé la nécessité de soumettre à un régime spécial cette propriété artificielle qui est constituée par un démembrement de la prérogative régalienne et à laquelle la loi, qui lui donne la naissance et l'être par une concession administrative, peut et doit tracer des limites.

Ce n'est donc point sur le fond des choses et sur la manière dont le droit musulman envisage le sous-sol, son exploitation et l'appropriation de ses produits ou de sa substance même qu'il a pu s'élever un débat quelconque. La Sublime Porte a tout simplement oublié qu'elle n'était pas libre de traiter unilatéralement de cette question.

Les capitulations, les antiques contrats qui prévalent entre les puissances et l'empire ottoman et qui ont constitué au profit des étrangers une sorte d'*imperium in imperio*, ne permettent pas au sultan et à ses ministres de créer des charges nouvelles, de restreindre des droit acquis, sans entente préalable avec les représentants de l'Europe. A l'unanimité le corps diplomatique de Constantinople a rappelé ces principes fondamentaux: laisser porter atteinte aux capitulations et aux privilèges qui en découlent, sous quelque prétexte et dans quelque mesure que ce soit, ce serait miner l'état de choses que des siècles d'efforts persévérants ont créé sur les rives du Bosphore, ce serait priver les Occidentaux des garanties indispensables à l'exercice de leur activité, ce serait enlever aux sujets mêmes du sultan les avantages indirects, mais précieux, que leur confère l'existence d'un droit soustrait aux caprices de l'arbitraire et interprété par des tribunaux autonomes.

Sur ce point la diplomatie occidentale ne peut ni plaisanter ni s'assoupir. Elle s'est vue d'ailleurs immédiatement après ce premier différend forcée de recommencer ses protestations à l'occasion d'une nouvelle irrégularité grave. Nous voulons parler de l'institution de droits de dock à Salonique, sans accord préalable avec les ambassades.

Il y a là plus qu'un empiètement de hasard: c'est une habitude qui se prend, c'est un système qui se développe, c'est une façon de confisquer les privilèges des Occidentaux sans même se donner la peine d'en notifier à leurs représentants officiels le retrait, du reste parfaitement illégal et nul. Contre cette provocation, les ambassades ont recouru aux armes un peu émoussées de la diplomatie classique.

Des notes verbales ont été adressées à la Porte. Au bout d'un certain temps, comme la Turquie n'avait point donné acte de ces communications et que les drogmans ne parvenaient point à obtenir de réponses, même orales, les ambassades, gravement, ont récidivé.

Une seconde "note verbale" soigneusement rédigée, en bon style incolore, avec de bonne formules d'un vague complaisant, est partie de la main de chaque représentant de grande puissance. Les premiers drogmans, solennellement, les ont remises au reï-effendi. Celui-ci les a prises; il les a regardées — ou ne les a pas regardées; il les a transmises au grand-vizir ou il les a classées dans les sacs qui lui servent d'archives et dont les flancs virginaux gardent aux siècles des siècles les trésors qui leur sont confiés.

Et puis c'est tout. Les choses en sont là. En resteront-elles là? La diplomatie, l'Europe souffriront-elles qu'elles en restent là et que le sultan se rie au fond du harem de ces vaines démarches?

Telle est la question que se posent avec quelque anxiété les principaux membres de la colonie occidentale et de la corporation commerciale dans l'empire ottoman. Il n'est point sur ce terrain de rivalités politiques. Tout ce fond dans un grand intérêt commun.

Tous insistent que des actes plus positifs, plus efficaces, apprennent à Abdul Hamid — où l'en fasse souvenir—que l'Europe ne peut être traitée comme une quantité négligeable; qu'elle ne saurait laisser violer ses droits conventionnels et déchirer ses titres séculaires, et qu'à supposer même qu'elle ne sache ou ne veuille pas agir, quand l'humanité et la conscience seules sont en jeu, les intérêts commerciaux lui dicteraient, le cas échéant, des mesures de contrainte fort énergiques.

Mort d'une sœur de Coppée.

M. François Coppée vient d'avoir la douleur de perdre une de ses sœurs, Mme Lafaye, morte il y a quelques jours à Pontchartrain, où elle s'était retirée depuis plusieurs années.

Elle était la veuve d'un artiste de grand mérite, M. Prosper Lafaye, peintre sur verre, dont plusieurs églises de Paris possèdent des œuvres remarquables et qui excellait notamment dans la restauration des vitraux anciens. Mme Lafaye, qui avait elle-même, dans l'art de la peinture, un talent très distingué, a collaboré à tous les travaux de son mari.

COMBIEN RESTE-T-IL DE BOERS

Sous les armes?

Le "Manchester Guardian" vient d'établir un compte très détaillé du nombre des Boers actuellement en campagne. L'auteur commence en ridiculisant les calculs de M. Brodrick. Il démontre que leur logique entraînerait la fin des commandos et, par conséquent, la fin de la guerre en dix-neuf semaines à dater de la veille de Noël. Comme le désastre de Tweefontein a eu lieu le matin de Noël, il ne se trouvera plus probablement aucune personne pour ajouter foi dans l'avenir aux prédictions de M. Brodrick.

Les calculs du rédacteur du "Manchester Guardian" se basent sur le système que voici: 1° trouver le nombre des Boers du sexe masculin dans les deux républiques avant la guerre; 2° déduire le nombre d'uitlanders et de Boers au-dessous de quinze ans et au-dessus de cinquante-cinq ans; 3° déduire, aussi exactement que possible, le nombre des tués, blessés, prisonniers ou soumis. Il a constaté, par cette étude, la plus intelligente qui ait été encore publiée, que, d'après le "Statesman's Year-book, il y avait en 1896—époque du dernier recensement—157,947 blancs du sexe masculin dans le Transvaal et 40,570 dans l'Orange, soit en tout 178,518. La population blanche de Johannesburg était de 50,907. Supposant que la grande majorité était composée d'hommes, soit par exemple 45,000, supposant qu'aucun de ces habitants mâles de Johannesburg n'ait combattu du côté des Boers, le total de 178,518 se trouverait déduit de 45,000, et on arriverait à un total de 133,500.

Reste la nécessité d'éliminer de ce chiffre les Boers au-dessous de 15 et au-dessus de 55 ans. En examinant le livre de Newshome sur la statistique de la vie du Norwich, district agricole anglais typique, l'auteur de l'article constate que sur 4,620 hommes en 1890, 1,696 étaient au-dessous de 15 et 513 au-dessus de 55 ans. En proportionnant ces chiffres au total des Boers malades déjà donné, nous arrivons au chiffre de 84,493 Boers au-dessous de 15 ans et de 69,660 Boers entre 15 et 55, soit un chiffre de Boers combattants de 69,660 au commencement de la guerre. Quelles ont été leurs pertes? Le 5 août, lord Kitchener informa le président Steijn qu'il tenait 35,000 prisonniers. Depuis lors, 7,697 ont été donnés comme prisonniers ou soumis, soit 42,697 en tout. Et les morts et blessés? De juin à décembre de l'année 1901, les chiffres télégraphiés par lord Kitchener étaient 2,081, soit 347 par mois.

En estimant, ce que l'auteur croit excessif, que cette moyenne ait été la même pendant toute la guerre, le total serait de 9,329 tués ou invalides. L'auteur veut bien accroître ce chiffre à 12,000, ce qui donne un total de 54,697 Boers mâles mis hors d'action (le total donné par M. Brodrick le 14 novembre dernier était de 53,000). Déduisant ce chiffre du total des Boers combattants, c'est-à-dire de 69,660 il nous reste 14,963 Boers mâles entre les âges de 15 et de 55 ans. Ce calcul ne tient aucun compte des uitlanders et des rebelles du Cap qui ont combattu pour les Boers et que l'on peut évaluer à 8,000 au moins. D'autre part, dans le total de 69,660 Boers mâles, il a dû y avoir plusieurs mille "hands uppers", c'est-à-dire d'individus qui prirent le serment d'allégeance et ne combattirent point.

Mais comme d'autre part il peut y avoir un nombre égal d'uitlanders et d'insurgés combattants, il reste toujours ces 14,963 Boers. Ce chiffre ne tient aucun compte du nombre des Boers au-dessous ou au-dessus des âges de 15 et de 55 ans. Or, nous savons que beaucoup de Boers de plus de cinquante-cinq ans ont combattu et combattent. D'autre part, comme la limite d'âge des enfants dans les camps de concentration est de 12 ans, il est légitime de conclure que des enfants entre 12 et 15 ans capurés sont traités dans les dépêches comme "hommes". Néanmoins, l'auteur passe outre. Le nombre total de Boers mâles au-dessus de 15 ans (voir plus haut) était de 84,493. Il déduit de ce chiffre le nombre total mis hors d'action, soit 54,697, ce qui donne un restant de 29,296. Ce chiffre doit être, selon lui, le plus proche de la vérité.

Les papiers de M. Crispi.

Il n'est pas encore su si la levée des scellés apposés sur les papiers de feu Crispi a pu avoir lieu à la date fixée du 9 de ce mois, car on prévoyait des difficultés de la part de la princesse Linguaglossa, sa fille, sur lesquelles le tribunal devait probablement se prononcer.

Donna Lina Crispi était ces jours derniers, d'avis que le meilleur mode d'exécuter la volonté du défunt serait de laisser libre arbitre au sénateur Damiani, exécuteur testamentaire; mais la princesse ne partageait point l'avis de sa mère et croyait qu'il était de son droit de voir tous les documents et papiers et d'assister à toutes les opérations. Elle craignait que M. Damiani ne se laissât trop guider par des considérations qu'elle ne croyait point utiles à la mémoire de son père. Son opinion était que tout ce qui pouvait y servir, même en dehors des documents privés et de caractère personnel, devait être mis en lumière. Au besoin la princesse était décidée à recourir aux tribunaux.

Des conférences à ce propos ont eu lieu ces jours-ci entre M. Zanardelli, président du conseil, et quelques représentants et amis des héritiers de M. Crispi.

S'en tenant strictement aux dernières volontés de M. Crispi, M. Damiani entend que personne autre que celles désignées par le défunt ne doit prendre connaissance des documents. Le garde des sceaux, interpellé à ce propos, semble être de l'opinion de M. Damiani. Il parait certain que le protocole de la triplice ne se trouve pas, ainsi qu'on l'a cru d'abord, dans les papiers de M. Crispi. Mais son fameux journal ou *diario* rapporte des conversations importantes à ce sujet, dont une avec feu M. de Caprivi.

Ce *diario* est divisé en deux parties; la première donne l'historique des faits qui conduisirent à la révolution italienne; la seconde comprend quarante années de vie politique italienne, toute documentée, jusques et y compris la guerre d'Afrique. Un appendice se réfère à la chute du pouvoir de M. Crispi et se continue jusqu'à sa mort.

L'ancien président du conseil avait l'habitude de noter jour par jour, en plus de ce qui le regardait personnellement, tout ce qui se disait et se faisait d'important ou de curieux autour de lui. Il apportait à ces notations un esprit de méthode des plus caractéristiques et leur divulgation préoccupe plus d'un homme politique, sans compter qu'elle ne serait pas agréable non plus, en maints cas, au gouvernement.

Tous les papiers, on le sait, ne se trouvent pas à Naples, car au moment de la mort de M. Crispi un journal ami annonça que M. Galli, qui fut sous-secrétaire d'Etat dans le dernier ministère du feu président du conseil, mit en lieu sûr nombre de documents laissés par lui. Toutefois ceux qui restent ne sont pas sans préoccuper le gouvernement.

UN KYSTE DU TENDON D'ACHILLE.

Le professeur Lannelongue a relaté à une récente séance de l'Académie des sciences à Paris, une observation clinique qui marque une fois de plus les services de la radiographie appliquée à la chirurgie.

Il s'agissait d'un malade qui depuis de nombreuses années était porteur d'une tumeur, d'abord molle, puis dure dans la suite, siégeant en arrière de la jambe, à la hauteur du tendon d'Achille.

L'intervention chirurgicale fut proposée à diverses reprises. Elle ne s'effectua pas pour plusieurs raisons.

Le professeur Lannelongue, qui vit le malade ces jours derniers eut l'idée de lui faire radiographier la jambe.

L'épreuve marqua très nettement un kyste hydatique du tendon d'Achille, ce qui permit d'instituer sûrement le traitement convenable.

Ce qui donne un grand intérêt à cette observation c'est que, d'ordinaire, ces sortes de tumeurs qui sont dues à un parasite et qui tantôt offrent une consistance molle, tantôt contiennent une sorte de matière crétacée, calcaire, assez dure, ne siègent que dans la masse musculaire; c'est peut-être le seul exemple d'un kyste hydatique du tendon d'Achille qui mérite d'être mentionné dans les archives de la chirurgie.

Quelle est la meilleure annonce? Le consommateur satisfait. Faites-vous usage d'un fourneau à gaz?

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

"As You Like It".

Il y avait une foule énorme à la matinée de dimanche au Grand Opera House. Il s'y passait, en effet, un véritable événement. La troupe Baldwin-Melville qui, tout récemment, s'était essayée dans un des chefs-d'œuvre de Shapespeare, "Roméo et Juliette", et y avait remporté un succès, a voulu pousser plus loin l'aventure et elle donnait, cette fois, la plus gracieuse peut-être des fantaisies du grand dramatique anglais: "As You Like It".

Le choix était heureux. Il y a justement dans la compagnie actuelle du Grand Opera tous les éléments nécessaires pour une excellente interprétation de "As You It". Aussi la réussite a été plus complète encore que celle de "Roméo et Juliette."

Les artistes, plus sûrs d'eux-mêmes, se sont livrés complètement et ont enlevé la pièce avec un étonnant entrain.

Miss L. Linthicum a été charmante dans le rôle de Rosalinde. C'est M. Maurice Freeman qui remplissait celui de Orlando; M. Sainpolis celui de Jacques. Les autres ont été très bien tenus par MM. Hart, Denning, A. Charbonnet, Meldou, Socola et Misses Lucia Moore, Seymour et McGregor.

THEATRE CRESCENT.

"The Sign of the Cross."

Le public attendait avec une vive curiosité la première apparition de M. Ch. Dalton dans "The Sign of the Cross." Il a fait plus d'effet qu'on ne le croyait, plus qu'il ne l'espérait lui-même peut-être.

"The Sign of the Cross" est un des plus beaux drames qu'il y ait au répertoire.

M. Dalton en a fait ressortir les beautés. Il a fait autant d'impression avant-hier qu'il y a un an sur une autre scène et a donné beaucoup de relief à son rôle qui est, en effet, superbe.

Nous avons eu un instant la vision de la Rome antique à l'époque de Néron. La mise en scène est très soignée. Elle avait été préparée par un homme qui très évidemment connait son métier à fond. Toute la troupe a remarquablement bien interprété la pièce.

C'est une très belle et très fructueuse semaine qui vient de s'ouvrir pour le Crescent.

THEATRE DE L'OPERA.

La "Juive" ce soir, avec M. Duc dans le rôle d'Eléazar.

C'est dans ce rôle, on s'en souvient, que M. Duc se fit connaître de notre parterre.

Mme Fœdor dans le rôle de "Rachel" sera ce qu'elle est toujours, excellente, parfaite.

MM. Occellier, Bouxmann et Paz chanteront aussi ce soir, ce qui laisse deviner de quel éclat brillera cette représentation.

Très prochainement, la "Gioconde" sera donnée; les répétitions en ont lieu tous les jours et marchent d'une très satisfaisante façon.

On nous annonce pour la semaine prochaine, *La Vie de Bohème*, une œuvre qui fut très goutée l'an dernier et qu'interpréteront MM. Paz, Vilette, Bouxmann, Karloni, Chambellan et Laya.

Beaucoup de monde dimanche aux deux représentations; à celle du soir surtout: et "François les Bas Bleus" a obtenu un très brillant succès.

THEATRE TULANE.

Miss Barrymore.

"Captain Jinks of the Horse Marines". Voilà un titre alléchant pour les amateurs de la gaité et les admirateurs d'un beau talent, tel que celui de Miss Barrymore. Etant donnée la réputation dont jouit déjà au loin, à Londres comme à New Yow York, cette brillante artiste, on s'attendait à une très amusante soirée. Toutes les attentes ont été dépassées.

Miss Ethel Barrymore porte un nom déjà illustré sur la scène. Elle a prouvé hier qu'elle dépassait le niveau de ceux et de celles dont elle descend. Impossible de montrer plus de grâce, plus de finesse, plus d'esprit dans son jeu comme dans son débit. Toute jeune encore, ayant l'âge d'une débutante, elle semble avoir toute l'expérience d'une artiste vieillie dans le métier; elle décoche le trait avec une sûreté étonnante et jamais elle ne manque son coup, tant il est lancé juste à l'endroit où elle veut frapper.

Sa façon de porter le costume comme les portèrent nos grand'mères lui a valu un succès pyramidal hier et les jeunes femmes élégantes qui remplissaient la salle lui ont envoyé leurs bravos et sont rentrées chez elles enchantées de la délicieuse soirée qu'elles venaient de passer.

Miss Barrymore vient de se conquérir une bien enviable popularité. Elle a toutes les femmes pour elle et est sûre de jouer toute cette semaine devant des salles combles et enthousiastes.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Ouverture.

Le plus ancien, le plus populaire de nos théâtres d'outre-Canal, le St-Charles, le Vieux Drury, comme on l'appelait souvent autrefois, et qu'un incendie désastreux avait dévoré il n'y a pas longtemps, vient de renaître de ses cendres, rajeuni, modernisé et plus brillant que jamais, sous le titre alléchant de St-Charles Orpheum. Il a fait, hier soir, son ouverture solennelle devant une foule énorme composée de l'élite de notre population et en présence de nos autorités de ville et l'Etat. Le gouverneur Heard, entouré de son état-major, le maire de la Nouvelle-Orléans, M. Capdevielle, accompagné de nos autorités urbaines, occupaient des loges d'honneur, et le public leur a, à leur entrée, prodigué les marques de sympathie et de respect que commandent non seulement leur haute situation, mais aussi leurs brillantes qualités personnelles et leur patriotisme.

C'est à un spectacle tout-à-fait spécial que nous conviait hier soir la direction du St-Charles Orpheum. Il manquait à la Nouvelle-Orléans un théâtre qui produisit d'une façon convenable des scènes détachées, ce que l'on appelle en français des variétés et, en anglais, le vaudeville.

Nous n'avions, jusqu'ici, que des troupes médiocres qui ne pouvaient guère figurer sur nos grands théâtres de genre.

L'Orpheum vient de changer tout cela. Il nous amène une troupe complète, merveilleusement composée et qui vient de faire ses preuves dans les plus grandes villes du Nord et de l'Ouest, avant de venir s'établir en permanence au milieu de nous.

Ce que nous avons entendu hier soir est la meilleure preuve de ce que nous avançons.

Miss Marie Stuart s'est fait maintes fois applaudir à Londres et à Paris. C'est une artiste réelle. On ne peut pas toujours en dire autant des étoiles de toute grandeur que l'on nous force souvent à écouter.

M. Clayton White s'est rendu populaire par les curieuses imitations de nos artistes et de nos politiciens les plus renommés.

Dans ce genre de représentations ce qui devient le plus indispensable c'est la qualité des artistes qui se présentent à nous à tour de rôle, pour conquérir nos suffrages. La soirée de dimanche nous a démontré qu'en ce genre, la scène américaine offrait des resources presqu'inépuisables.

Les danses de Mignonette Kokin, les tireurs, les exercices des animaux savants de Coleman, les jongleurs et les acrobates de la troupe actuelle méritent d'attirer la foule et de provoquer les braves, et l'on peut affirmer dès aujourd'hui que la troupe de l'Orpheum fera des salles combles jusqu'à la fin de la saison théâtrale.

Le gouverneur Heard et le maire Capdevielle assistaient à cette représentation inaugurale dans des loges qui leur avaient été offertes par la direction. Avant le lever du rideau le maire a prononcé une très heureuse allocution, souhaitant au nouveau théâtre une carrière longue et brillante.

THEATRE AUDUBON.

We 'Uns of Tennesse.

La troupe Aubrey vient de remporter dimanche dernier, en matinée, un franc et loyal succès dans "We 'Uns of Tennessee" au théâtre Audubon.

"We 'Uns of Tennessee" est une pièce non seulement militaire, mais essentiellement patriotique. Les situations émouvantes y abondent. Les scènes qui se passent au camp de Chickamauga ont soulevé les applaudissements de toute la salle.

M. Mortimer Snow qui se plait dans ces scènes où l'amour et le courage guerrier viennent tour-à-tour jouer un rôle prépondérant a déployé de grandes et rares qualités: il a soulevé les applaudissements de tout l'auditoire.

Nous avons aussi à constater le succès de M. Palmer Lewis qui débutait dans un rôle de montagnard. C'est une précieuse acquisition pour la troupe du directeur Fourton.

M. Alb. Veazie, un jeune artiste de la Nouvelle-Orléans peu connu jusqu'ici, a, lui aussi, gagné vaillemment ses éperons.

Quant à Miss Dalglish, c'est toujours la même gracieuse et intéressante jeune première que l'on revoit chaque fois avec un nouveau plaisir.

"We Uns of Tennessee" fera de belles recettes toute cette semaine.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 40 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

DEUXIÈME PARTIE.

ŒURS EN DETRESSE.

X

LE GARÇON DE RECETTES.

Suite.

Un homme vêtu de l'habit bleu de la Banque de France passa rapidement devant la fenêtre que feignait de nettoyer la Boscotte.

—Voilà l'encaisseur!.... dit-elle d'une voix mal assurée.

Elle regarda le trio Mégot-Monsignor-Coule-Toujours.

Il paraissaient impassibles devant leurs verres à moitié pleins.

Seulement, la Boscotte crut remarquer que la main du champignonniste tremblait quand il but, très vite, un dernier coup pour se donner du courage.

Coule-Toujours, lui, ne bronchait pas....

***

On frappa à la porte.

—Ouvrez!

Le père Brousquet parut sur le seuil et entra, après s'être poliment découvert.

—Bonjour, madame, messieurs

—Salut, monsieur l'encaisseur! fit le champignonniste, avec une rondeur avenante.

—Monsieur Monsignor, s'il vous plait?....

—C'est moi.

—J'ai pour vous un effet de cinq cents francs.

—Ah! oui....On va vous régler. Mais auparavant, vous prendrez bien un verre avec nous.

—Ce n'est pas de refus. On ne fait pas tous les jours cette gracieuseté aux garçons de recettes.

L'Espagnol versa du vin. Les quatre hommes choquèrent leurs verres avant de boire.

—On vous paiera en monnaie d'argent, dit Monsignor. Ça ne vous fait rien?

— Pour parler frans, j'aime mieux les billets. Avec les écus, on en a tout de suite sa charge. Mais quand il n'y a pas moyen de faire autrement....

— Bast! encore une lampée pour vous donner des forces.

—A votre santé!....

—Votre tournée est terminée, à cette heure ci?

—Oui. Mais je ne suis pas en avance....Je me dépêche pour qu'on ne soit point inquiet à la maison.

Monsignor sortit, suivant le plan combiné au préalable.

—Vous avez de la famille? questionna Mégot.

—Un neveu et sa sœur, une excellente petite fille qui n'a que moi au monde, comme je n'ai qu'elle et le petit.

—Alors, vous avez raison de ne pas vous attarder.

La Boscotte se sentait émue malgré tout: peur et vague commisération mélangées.

On allait donc assassiner sous ses yeux ce brave homme qui se réjouissait de rentrer chez lui?

Elle demeurait immobile, clouée sur place, après avoir fait un pas en avant.

L'Espagnol reparut et déposa devant Brousquet un petit sac gonflé qui rendait un tintement métallique.

—Voici vos cinq cents francs, dit-il.... Il y en a déja pas mal dans votre sacoche....

—Euh! une recette ordinaire.

Il chercha la traite dans son portefeuille pour la présenter au père de la Môme-Champignon.

Celui-ci prit l'effet et fit semblant de le vérifier.

Brousquet vida le sac et commença à compter les écus.

—Passe-nous encore une bouteille, dit Monsignor à Coule-Toujours.

Ce dernier se dirigea vers le placard aux vivres, auquel le garçon de recettes tournait le dos. Il l'ouvrit d'une main, tout en saisissant de l'autre la barre à mine.

L'ignoble drôle revint à la table et y déposa la bouteille en allongeant le bras pardessus l'épaule de l'encaisseur occupé à faire son compte et très absorbé par cette opération.

Brousquet rangeait les pièces de cinq francs en piles de quatre qu'il groupait ensuite par cinq pour avoir chaque fois cent francs.

Et il murmurait:

— Un, deux, trois, quatre, cinq....

Monsignor versa du vin dans les verres en clignant de l'œil à Coule Toujours.

Celui-ci empoigna à deux mains la barre à mine et l'éleva au-dessus de sa tête.

Le père Brousquet continuait à compter:

—Un, deux, trois, quatre....

Un moulinet rapide comme l'éclair....

Le "cinq" ne sortit pas....

La lourde tige de fer venait de s'abattre avec un bruit mat, sur la nuque de l'encaisseur.

Le malheureux s'écroula sans pousser un cri, assommé, le visage sur les pièces d'argent.

Il ne remua plus.

Le coup avait été appliqué avec une force de catapulte, brisant l'occiput et défonçant le crâne.

Une partie de la cervelle jaillit, éclaboussant le mur d'une bouillie rougeâtre.

Le sang inonda la table, noyant les écus, giclant dans les verres et dégouttant sur le plancher.

—Cré non! grommela Coule-Toujours en s'essuyant, de sa manche, le front où perlaient de grosses goutes de sueur.

Monsignor était livide, mais il n'avait pas perdu sa présence d'esprit. Son premier mouvement fut d'enlever la traite avant qu'elle fût tachée de sang.

La Boscotte, presque défaillante, s'était reculée jusqu'à la fenêtre, et, là, se cramponnait à la poignée d'une main crispée.

Il y eut un moment d'effrayant silence.

Puis le champignonniste alla ouvrir la porte de la chambre contiguë.

—Ça y est! cria-t-il.

Misériès parut, suivi de la Banban et de Faramont.

Celui-ci tressauta en voyant le visage de la victime:

—L'homme de l'autre soir!.... murmura-t-il. Celui qui accompagnait ma femme avec Phosphorette.... Il me fichera la paix maintenant!

L'anarchiste en chef était un peu pâle, comme ses acolytes.

— Bravo! fit-il, sans qu'un tressaillement d'horreur atténuât pourtant, au spectacle affreux qui se présentait, la dureté de sa physionomie.

Tous se taisaient, attendant ses paroles.

—Il est bien mort, au moins? demanda-t-il cyniquement.

Les éclats de cervelle qui marbraient la muraille frappèrent alors sa vue.

C'était une réponse péremptoire.

—Oui, il a son compte, fit le Vieux Polonais. Un patriotard de moins!.... Il avait la médaille militaire.

Le père de Marjolaine reprit:

—Coule-Toujours, mon vieux, tu as travaillé comme un maitre. Ta main!

L'assommeur la lui tendit. Le comte d'Aublincourt la serra fraternellement.

Mais déjà les regards avides de toute la bande se concentraient sur la sacoche de l'encaisseur, qui pendait le long de son torse inerte.

Le Vieux-Polonais avait fait un pas en avant.

Misériès observa ce mouvement et devina les convoitises éveillées devant l'appât si proche.

Autoritaire, il command:

—Que personne ne bouge!.... L'anarchie pour les autres, mais ici, de l'ordre!....Le première chose à faire est d'enlever le cadavre, puis toutes les traces accusatrices....Ceci est le rôle des femmes....

La Boscotte et la Banban s'avancèrent.

—Commencez le nettoyage par le mur. Lavez cela à grande eau, ensuite récurez la table et le plancher....Quant à nous, les camards, nous allons transporter le corps dans l'autre chambre. Si quelqu'un entrait ici!....

— Tableau! mugit Faramont.

Mégot avançait déjà la main vers le portefeuille de l'encaisseur.

—Laisse! ordonna Misériès à l'ex-contrebandier et employé de banque, Ce soin me regarde. Ce sera pour tout à l'heure.

Monsignor et Coule-Toujours prirent à eux deux le cadavre du père Brousquet et allèrent le déposer dans la pièce voisine.

Le comte, saisissant le portefeuille, les y rejoignit avec le Vieux Polonais.

Misériès avait extrait deux liasses du classeur du garçon de recettes. La première se composait des effets non payés, la se-